

Comptes rendus • Reviews

Luc Ostiguy, Robert Sarrasin et Glenwood Irons, avec la collaboration de Claude Tousignant. 1996. *Introduction à la phonétique comparée : Les sons : Le français et l'anglais nord-américains*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 200 pages.

Compte rendu de Terry Mildare, University of Saskatchewan

Un nouveau livre comparant nos deux langues officielles nous a semblé à première vue opportun, mais, par le biais d'une seule petite « Note au lecteur » en bas de la page consacrée aux détails de catalogage du livre, nous apprenons que ce livre « constitue une édition nouvelle revue et augmentée des chapitres 1 à 5 et du chapitre 7 de *Phonétique comparée du français et de l'anglais nord-américains*, par Luc Ostiguy et Robert Sarrasin, parue [. . .] en 1985 ». Ce compte rendu se basera, donc, en partie sur l'évolution de la première à la présente édition.

À part la modification du titre, on note aussi l'addition d'un troisième contributeur, Glenwood Irons. Dans l'introduction, on apprend que ce livre, sous-titré « Les sons », sera suivi d'un second traitant de la prosodie. On nous informe, aussi, que Ostiguy a été rédacteur principal du livre et que Irons « a participé à la section sur le schwa anglais et à l'élaboration des exercices . . . » (p. 8). Le quatrième contributeur, Claude Tousignant, est récemment décédé et le livre est dédié à sa mémoire. Il « a rédigé la partie portant sur la chute du « e » caduc en français » (p. 8). La contribution de ces deux personnes constitue une addition à la première édition.

Le but des auteurs est identique dans les deux éditions : « offrir aux enseignants et étudiants nord-américains de français et d'anglais une description claire . . . des systèmes phonétiques de la langue-source et de la langue-cible » (p. 5). Mais, bien que descriptive, leur livre a « un souci d'application pédagogique » (p. 6). Les auteurs réitèrent aussi qu'ils ont « repris quasi intégralement la systématisation novatrice [proposée] . . . » (p. 7) par Marc Picard dans un manuscrit rédigé en 1980–1981 intitulé *An Introduction to the Comparative Phonetics of English and French*. Le livre comprend cinq chapitres dont le premier traite du mécanisme phonatoire, le deuxième des systèmes phonétiques du français et de l'anglais nord-américains, le troisième de la phonétique anglaise, le quatrième de la phonétique française et le cinquième de la phonétique combinatoire. Suivent six pages consacrées à des exercices.

L'introduction reprend, en majeure partie, celle de la première édition, mais avec l'addition significative d'un paragraphe illustrant la variation géographique. Ainsi les « t » et « d » « prononcé[e]s « ts » et « dz » en français québécois . . .

se retrouvent aussi bien dans le registre formel que dans le registre familier ... (p. 4).

Le premier chapitre décrit le mécanisme phonateur avec des figures de l'appareil phonatoire, la cavité bucco-pharyngale, trois positions des cordes vocales, quatre configurations de la cavité bucco-pharyngale. Tout ce chapitre réitère l'exposition de la première édition et utilise les mêmes figures. Le chapitre se termine avec une section intitulée « Lectures suggérées » où cinq autres titres s'ajoutent aux quatre titres de la première édition. Un seul, pourtant, a été publié après 1985, date de la première édition.

Dans le deuxième chapitre, une transcription utilisant l'Alphabet phonétique international est d'abord justifiée en exposant les insuffisances de l'orthographe conventionnelle des deux langues. Ensuite, on présente le concept du phonème et la méthode pour l'identifier par le biais de paires minimales et de tests de commutation. Cette procédure leur permet de dresser deux tableaux où ils présentent ce qu'ils prétendent être les phonèmes de l'anglais et du français nord-américains (ANA et FNA). Pour l'inventaire de l'ANA, nous mettons en question /ts/, basé sur « ritz » — qui n'existe pas — et « blitz » ; /dz/, basé sur « ads ». Néanmoins, nous en remettons la discussion jusqu'à l'examen du prochain chapitre. Quant aux phonèmes vocaliques, le choix de /ɔ/ pour représenter « paw » et « caught » en ANA est incorrect pour l'anglais canadien où ce son n'existe que devant /ɪ/ « door ». Par ailleurs, « hot » et « caught » se prononcent avec le même son vocalique au Canada, voire /a/.

Pour ce qui est du FNA, nous mettons en question les quatre affriquées /ts, dz, tʃ, dʒ/, l'allongement phonémique de toutes les voyelles sauf /ɛ/, et l'indication que /œ/ équivaut à /ə/. La discussion raisonnée aura lieu plus tard lors de l'examen du chapitre 4. Il s'ensuit une discussion de la transcription large par rapport à la transcription fine, ce qui prépare le chemin pour la présentation du concept d'allophone et de la variation libre. Cette section du chapitre se termine avec quatre tableaux des allophones de l'ANA (voyelles et consonnes) et ceux du FNA (voyelles et consonnes). Pour les voyelles de l'ANA, une erreur s'est glissée dans les allophones de /oj/ ; le seul allophone est [oj]. La diphtongue [əj] appartient plutôt au phonème /aj/, pas à /oj/ comme les auteurs le prétendent, et serait illustré par le mot « height ». Pour les consonnes, nous notons l'omission de [ɾ] comme l'allophone de /t/ ou de /d/ dans « latter » et « ladder » respectivement. Cet allophone était présent dans la première édition. L'allophone du /l/ postvocalique est signalé comme [ɫ], symbole qui représente une fricative latérale sourde qu'on trouve en gallois ou en zoulou. Le signe approprié pour « l » vélarisé est [ɫ̠]. Cette erreur persiste de la première édition. Le chapitre se termine avec la section « Lectures suggérées » où quatre titres en deviennent treize, dont trois de récente publication.

Le troisième chapitre, « Phonétique anglaise », le second en longueur (pp. 39-86), commence par la présentation des voyelles. En identifiant dans

un tableau ce que les auteurs appellent les voyelles simples de l'anglais, ils les placent dans le cadre «h _ d», selon Ladefoged (1993, p. 31), mais ils admettent trois prononciations pour «hod» et deux pour «hawed». Ensuite, ils soulignent et illustrent que toutes ces voyelles peuvent toujours alterner avec schwa en syllabe non accentuée. C'est à ce moment que l'on se rend compte que l'anglais décrit ne privilégie pas du tout celui du Canada, car les auteurs, se référant au tableau des voyelles simples, expliquent qu'au Canada, et dans le Mid-West américain, «hod» et «hawed» se prononceraient comme /a/, fusion typique de l'anglais canadien, mais qui sont différenciés dans l'est des États-Unis. Ensuite on procède à la classification de ces voyelles selon leurs caractéristiques articulatoires. Après avoir présenté les voyelles phonémiques diphtonguées /aj, aw, oj/, les auteurs présentent sous forme de tableau toutes les voyelles avec leurs réalisations phonétiques. Cette section se termine par une brève observation sur le «Canadian Raising», qu'ils traduisent par «diphthongaison ascendante canadienne», caractéristique de «plusieurs locuteurs canadiens».

La deuxième partie du chapitre se consacre aux consonnes anglaises. Après une présentation des patrons syllabiques et la possibilité de /m, n, r, l/ d'être syllabique, on classe les consonnes en occlusives plosives, fricatives, affriquées, nasales, approximantes et fricatives /h, ʌ, ç/. Pour ce qui est des affriquées, nous ne voyons pas l'utilité de considérer comme phonèmes intégrales [ts] dans «Ritz» ou [dz] dans «ads». Ce faisant, les auteurs suivent totalement Picard (1987, p. 22). Rochet (1988, p. 220), cité dans les références pour cette édition, met cette interprétation en question. Il nous semble qu'une telle interprétation complique non seulement la phonologie de l'anglais en ajoutant des phonèmes supplémentaires, très rares d'ailleurs, mais aussi la tâche de l'apprenant et de l'enseignant — la clientèle ciblée. Quant aux fricatives /h, ʌ, ç/, le statut de phonèmes de ces trois sons est inapproprié, surtout si on privilégie l'anglais canadien, comme il incombe de faire. [ʌ] est simplement l'allophone dévoisé de /w/ dans les mots écrits avec *wh-* pour une minorité de locuteurs au Canada. [ç] est tout simplement la prononciation de /hj/ par certains locuteurs. La prononciation [hj] est tout à fait naturelle. On a aussi omis la réalisation de /h/ entre voyelles en anglais qui serait [ɦ], comme dans le mot «ahead» [ə'ɦiəd].

Les auteurs présentent ensuite les allophones des consonnes anglaises. En parlant de l'allophone de /t, d/ après voyelle accentuée et devant voyelle non accentuée — un «r» à battement unique — ils identifient comme homophones «writer» et «rider». C'est un choix malencontreux dans le contexte canadien car ce sont exactement ces deux mots qui se différencient à cause du «Canadian Raising» et servent dans tous les écrits pour l'illustrer. Ainsi «writer» /ɹajtəɹ/ est ['ɹəjɹɹ̥] ou ['ɹəjɹɹ̥], avec «Raising», tandis que «rider» /ɹajdəɹ/ est ['ɹajɹɹ̥]. On aurait dû aussi illustrer l'homophonie devant «l» syllabique, comme dans /t/ «metal» et /d/ «meddle», les deux prononcés ['mɛɹɹ̥]. Et c'est, effectivement, cet allophone [ɹ̥], qui manque dans la présentation des allophones du

/l/ anglais. Dans leur présentation des allophones de /n/, les auteurs observent correctement que /t, d/ ne deviennent pas [ɾ] devant [ŋ], tandis que /t/ devient [ɾ] dans « sweeter », qu'ils transcrivent ['swi:ɾəɪ], mais leur explication que cette différence est causée par l'absence ou la présence d'un [ə] suivant est tout à fait illogique. En effet, « sweeter » se transcrit ['swi:ɾɪ], c'est-à-dire que le « r » est syllabique. Et, comme nous venons de le montrer, /t, d/ deviennent [ɾ] devant [ʔ] et d'ailleurs devant [ŋ] comme dans « atom » et « Adam », qui se prononcent ['æɾɪm]. Donc cela n'a rien à voir avec le schwa et relève plutôt du fait que /t, d/ et /n/ sont homorganiques et la langue reste ainsi au même endroit durant l'émission des deux sons. Non seulement la surdité de /t/ est-elle conservée, mais celui-ci dévoise partiellement la nasale syllabique. Par ailleurs, la majorité des anglophones canadiens réalisent /t/ devant [ŋ] comme [ʔ].

La section pénultième du chapitre s'intitule « Stratégies facilitant la perception des sons de l'anglais » et, avec la partie qui s'applique au français, constituait le septième chapitre de la première édition. Il s'agit d'une présentation des « fautes courantes » des locuteurs francophones dans la production des sons anglais accompagnée chaque fois d'un « contexte facilitant la perception » selon la méthode verbo-tonale. Avec une perception améliorée, l'apprenant « pourra développer ses stratégies de reproduction » (p. 79). Il y a des contextes qui semblent être facilitants, comme la correction du lieu d'articulation de /t, d, s, z, n/ (et /l/ ?) qui sont alvéolaires en anglais mais dentales en français. On suggère des phrases comme « good **sh**ampoo ». Il y en a qui sont quelque peu mystifiants, comme la correction d'un [i], qui serait prononcé comme [e]. On suggère de « faire entendre et prononcer des mots . . . [comme] busy, coffy » (p. 81). Le premier mot contient un /i/, le deuxième n'existe pas (sans doute songeait-on à « coffee » !).

Les « Lectures suggérées » à la fin du chapitre comptent deux titres publiés après la première édition.

Le chapitre 4, « Phonétique française », est le plus long du livre (pp. 87–145). Ce chapitre prend le même format que le précédent, avec une présentation des voyelles du FNA et leurs allophones, suivie de celle des consonnes et leurs allophones, terminant avec les « Stratégies facilitant . . . » et les lectures suggérées.

À la première page se trouve un tableau des voyelles du français (p. 14) qui, d'après nous, par la fusion des voyelles /œ/ et /ə/ en /œ/, prive le FNA d'un de ses traits caractéristiques qui le distingue du français européen. Les auteurs considèrent /œ/ le phonème qu'on trouve aussi bien dans les mots « **peur** » ou « **jeune** » que dans les mots « **fenêtre** » ou « **calmement** », déclarant que « les sons [œ] et [ə] sont . . . à peu près identiques sur le plan phonique . . . » (p. 86). Ce faisant, ils prennent la décision contraire à celle prise dans la première édition, où, suivant Picard (1987), ils représentent ces sons dans les deux séries de mots avec un schwa. Il est vrai que ces deux sons sont presque identiques

phonétiquement en français européen, mais FNA /ə/ n'est arrondi qu'après /ʃ/ ou /ʒ/ et peut même être accentué, comme dans « dis-le ! » ou « parce que ». Aussi, le phonème /ɔ/, comme dans « porte », manque totalement à ce tableau !

Le classement des voyelles françaises rompt aussi la tradition en ce qui concerne le rôle de la longueur vocalique. Se basant sur des mots anglais, importés en québécois (familier ?), comme « jeans » [dʒi:n] et « suit » [su:t], et aussi sur des mots français comme « faites » [fɛt] et « fête » [fɛ:t], les auteurs proposent que la longueur devrait être phonémique pour toutes les voyelles orales françaises sauf « a » antérieur, ce qui pousserait le nombre de phonèmes vocaliques à vingt-quatre. Et ils proposent de baser un */e:/ uniquement sur des mots anglais tels que « break », « fake » et « steak ». Une telle analyse fondée principalement sur des mots étrangers nous semble admissible pour un livre à but tout à fait descriptif mais pour un livre qui vise autant enseignants qu'apprenants, par contre, cette analyse est à déconseiller, surtout parce que, à l'exception du cas de /ɛ/ et de /ɛ:/ et des mots anglais, l'allongement est parfaitement prévisible selon l'environnement phonétique, voire devant les consonnes allongantes /v, z, ʒ, r, vr/.

Comme Picard (1987) et Walker (1984), les auteurs discutent longuement de la diphtongaison des voyelles longues en FNA. Ainsi, ils présentent deux séries de voyelles hautes : les longues /i:, y:, u:/ avec les allophones [ɪj, ʏj, ʊw] et [i:, y:, u:], et les brèves /i, y, u/ avec les allophones [i, y, u], [ɪ, ʏ, ʊ] (relâchées) et [i̥, y̥, u̥] (dévoisées). À notre avis, il faudrait éliminer la première série.

Le traitement des voyelles nasales est digne d'une remarque. Comme Walker (1984) l'a bien noté dans sa comparaison entre le français parisien (il l'appelle « standard » !) et le français canadien, la réalisation de trois des voyelles nasales en FNA est différente de celle du FP (français parisien). Que les auteurs mentionnent ces différences est non seulement superflu — les signes choisis : /ɛ̃, ɑ̃, ɔ̃/ les indiquent bien — mais aussi rétrogressif en décrivant le FNA toujours par rapport au FP, ce que Picard (1987) n'a pas fait.

Pour ce qui est des consonnes, bien que l'interprétation de la majorité des sons ne révèle rien de spécial, nous notons que les auteurs « [évoquent] les cinq réalisations les plus courantes [de la consonne 'r'] » (p. 119). Sous la section traitant les allophones des consonnes françaises, on discute de l'effacement des occlusives finales et de « r » et « l » finals après occlusive. On discute aussi du statut des affriquées et des allophones de /r̥/, ce qui invite un examen plus détaillé. Les affriquées [tʃ] et [dʒ], bien que prévisibles comme allophones de /t/ et /d/ devant /i, y, j, ʏ/ dans des mots français, ne se produisent pas toujours dans ce même environnement dans des mots anglais empruntés tels « mitigne » ou « dile », bien que « stime » et « tip » aient des affriquées. Ce qui amène les auteurs à juger que les affriquées en question ont « peut-être accédé au statut de phonèmes » (p. 127). Ils font la même observation au sujet des sons [tʃ] et [dʒ]

qui figurent seulement dans des emprunts étrangers tels « chip » et « jeans ». Pour ce qui est de [tʃ] et [dʒ], il est certain qu'un registre soigné du FNA contiendrait très peu de ces mots non-assimilés, donc, on ne modifierait pas le système pour les accommoder quand ils sont clairement marqués comme étrangers. Pour le cas de [tʃ] et [dʒ], comme le signale Rochet (1988) : « both segments of each cluster are always commutable . . . and there seems to be no justification for viewing them as monophonemic units » (p. 221). Il est intéressant de noter que les auteurs, suivant Picard (1987), étaient catégoriques sur le statut phonémique de ces affriquées dans la première édition du livre. Ils ne le sont plus.

Les auteurs déclarent que /ɲ/ est vélarisé pour devenir [ɲ] « chez plusieurs locuteurs » (p. 129) en fin de mot ou en fin de syllabe à l'intérieur de mot. On aimerait bien savoir ce qui caractérise ces locuteurs et ce qui les sépare de ceux qui n'ont pas cette règle dans leur phonologie.

Quant aux « Contextes facilitant . . . », nous les trouvons en général bien conçus, mais la « faute courante » offerte pour la prononciation de [y] du locuteur anglophone (LA) est un peu généreuse. On lit : « LA [le produit] avec absence ou faible arrondissement des lèvres [*sic*] ou de façon relâchée et centralisée » (p. 135). Nous croyons que la déformation est beaucoup plus sérieuse : LA prononce plutôt [jʊw], c'est-à-dire avec un [j] épenthétique précédant une voyelle postérieure diphtonguée. Mettre le « u » après un son labial et au sommet d'un contour intonatif — la solution proposée — n'y ferait rien. La majorité des « Contextes », y compris celui-ci, continuent ceux de la première édition avec très peu de modifications ou même aucune. Celui pour [ʃ] et [ʒ], pourtant, est nouveau et intéressant, visant à « avancer l'articulation et accroître la labialisation » par un contexte tel « On ne **j**uge **p**lus ! » (p. 140).

Pour ce qui est des « Lectures suggérées », on les voit étoffées considérablement car huit titres se gonflent à vingt-six dont treize postdatent la première édition.

Le dernier chapitre, « Phonétique combinatoire », est celui qui semble avoir profité le plus d'une évolution d'idées. Dans la première édition, on ne parlait que de l'assimilation consonantique et vocalique en FNA et en ANA, et de liaison consonantique² et de fusion vocalique en FNA. Dans cette édition, on ajoute deux sections — l'une sur le schwa en anglais (pp. 148–151) et l'autre sur la chute du « e » caduc en français (pp. 152–160).

Les auteurs soulignent, correctement, que l'occurrence du schwa en ANA dépend non seulement de « l'accentuation des mots . . . [mais aussi de] la rapidité du débit élocutoire » (p. 148). Dans le premier cas, certaines voyelles non accentuées sont réduites obligatoirement à un schwa, comme le premier « a » dans le mot « canary ». D'autres exemples sont présentés avec d'autres graphèmes tels « e » dans « college », « i » dans « turnip », « o » dans « purpose » et « u » dans « lettuce ». Ce faisant, ils suivent à la lettre Woods (1987, p. 27). Mais pour l'anglais canadien, le dictionnaire Gage (1997) transcrit les deux

premiers mots avec [ɪ] au lieu de schwa et l'anglais américain, d'après le dictionnaire Newbury House (1996), utilise aussi [ɪ] dans ces mots. Ce n'est que l'anglais australien qui aurait régulièrement un schwa dans ces deux mots. On se demande pourquoi Irons n'a pas porté cette précision pour l'anglais canadien.

Dans le deuxième cas, une voyelle qui serait non réduite lorsque prononcée avec soin, ou lentement, se réduit dans un débit plus rapide. Les auteurs illustrent ceci avec trois énoncés : 1) «Do you want to go?» 2) «Do you have to?» et 3) «Could you try to?» Curieusement, le premier se voit transcrit seulement avec les voyelles réduites : 1b) [dʒəwɑnəgɔw] (le segment souligné devrait être [ɪ] selon ce qui est dit à la page 75 pour le mot «bunting», etc.). Les deux autres ont une transcription «lente» 2a) [dujuhæftu] et une autre «rapide» 2b) [dʒəhæftə], etc. L'exercice serait plus complet et utile avec la version «lente» du premier énoncé 1a) [dujuwantugɔw]. On nous dit que ce phénomène de réduction à un schwa est plus général dans certains dialectes de l'anglais [dont l'anglais dit standard canadien³] que d'autres.

Cet aspect important de la phonétique de l'anglais est identifié non seulement comme un défi pour tout enseignant ou apprenant de l'anglais mais aussi comme une difficulté spéciale pour les francophones, car le schwa est phonémique et non allophonique dans leur langue.

Au début de la section sur la chute du «e» caduc en français, les auteurs réitèrent leur prise de position sur la nature phonétique du «e» caduc, à savoir qu'il est presque identique à /œ/, donc tout /ə/ est transcrit [œ]. Nous avons déjà donné les raisons pour notre rejet de cette transcription (voir à ce sujet Cox, 1998). L'exposé différencie entre les chutes interdites, les chutes obligatoires et les chutes facultatives. On souligne que les chutes facultatives peuvent dépendre du débit élocutoire ou du registre (ou niveau de langue) de la communication, ou des deux. On considère le «e» en début de l'énoncé, où les occlusives favorisent son maintien et les constrictives permettent sa chute. On le considère en position médiane de l'énoncé où il est maintenu si précédé de deux ou plusieurs consonnes. Lorsque la consonne médiane n'est pas une constrictive, on donne «Pierre fix(e) la porte» [*pjɛ:rfikslapɔrt]⁴ et «la port(e) de Pierre» [lapɔrtɔœ*pjɛ:r]. On note son maintien devant liquide suivie de yod comme dans «nous serions». On note sa chute en fin d'énoncé si non en syllabe accentuée comme dans «post(e)-le». On note son maintien devant «h» aspiré. Finalement, on note les deux façons de prononcer «votre maître d'école» et des mots similaires selon le registre, c'est-à-dire : [vɔ.trə.mɛ:.trə.de.kɔl]⁵, soutenu, et [vɔt.mɛ:t.de.kɔl], familier.

Suit la section sur l'assimilation. Après une brève introduction des mécanismes du phénomène de l'assimilation, on présente l'assimilation consonantique. On explique l'assimilation régressive, que nous préférons appeler «anticipatoire» et l'assimilation progressive, que nous appelons «persévérative». On

traite l'assimilation anticipatoire de sonorité, comme le mot ANA « gooseberry » prononcé [gu:zβɛ:ɪ] (le dernier segment devrait être [i] !), phénomène dit rare en anglais, et comme dans le mot FNA « paqu(e)bot » [paŋbo], dit fréquent en français. Ensuite, on exemplifie le dévoisement anticipatoire en ANA comme « these socks » [ði: sɔks] et en FNA comme « en d(e)ssous » [ãtsu], et persévératif en ANA comme « cry » [kɹaj] et en FNA comme « plus » [plɪs]. On ne mentionne pas la fréquence relative de ces phénomènes. On note aussi que l'assimilation persévérative de dévoisement produit le [t] du prétérit anglais après un radical avec les consonnes sourdes finales /p, t, k, s, ʃ/. Au lieu de /t/ on devrait avoir /f/, comme dans la première édition. Les deux sections suivantes illustrent l'assimilation du trait de nasalité et l'assimilation du lieu articulatoire.

Pour l'assimilation des voyelles, on illustre pour le FNA le dévoisement vocalique — « support » [sɹɔpɔr] ; la nasalisation allophonique devant /ɲ/ — « peigne » [pɛɲ] ; l'harmonisation vocalique — « aidé » /ɛde/ > [ede]. Pour l'ANA on note la nasalisation allophonique — « sunny » [sɔni] ([i] transcrit incorrectement comme [ɪ]).

La section suivante traite la liaison consonantique (pp. 170–177). Après une brève explication du phénomène, par le biais du phénomène de l'enchaînement, et de son origine historique, on illustre les contextes où la liaison peut ou doit avoir lieu et là où elle est interdite. Il suit des exemples appelés liaisons plus fréquentes divisés en quatre groupes : le groupe nominal, le groupe verbal, le groupe prépositionnel et le groupe adverbial. Ce sont les divisions traditionnelles et elles ne présentent rien de nouveau (on a ajouté trois nouveaux contextes depuis la première édition) bien qu'on doive noter que les auteurs mentionnent la dénasalisation du /ʃ/ de /bʃ/ dans « un bon ami ». Un exemple, pourtant, illustrant la liaison entre Pronom sujet et Verbe, nous semble anormal : « Rien est prêt » (p. 174). S'agit-il ici d'un registre familier sans le « ne » négatif ? Si oui, n'y a-t-il pas contradiction entre cette élision familière et la formalité de la liaison ? La section se termine avec les cas de liaison obligatoire en FNA. Les contextes pour le groupe nominal sont essentiellement les mêmes, à part le manque de liaison obligatoire avec « autres ». Pour les trois autres groupes, plusieurs contextes sont éliminés. On note surtout que pour les prépositions, seules « en » et « chez » retiennent leur statut de liaison obligatoire.

La dernière section, les « Lectures suggérées » mises à part, traite de la fusion vocalique en FNA. On souligne que ce phénomène appartient en particulier au registre familier. Son occurrence est donc plus favorisée en registre familier et davantage en débit rapide. Son occurrence est également limitée à certains contextes morphosyntaxiques. On note en plus que, en registre familier, l'effacement de la consonne « l » des articles définis et des pronoms personnels, et l'absence de liaison dans divers contextes favorisent la fusion, car ces phénomènes produisent la rencontre de voyelles. La section se termine avec une liste des contextes de fusion avec exemple(s) de chacun, tels Pro V (pronom

et verbe) «E(lle) est ici» [ɛːtsisi] (on a omis le dévoisement du premier [i]). Les «Lectures suggérées» augmentent les titres de quatorze à vingt-six dont sept de récente publication. Cette augmentation est due en partie à l'addition des sections sur le schwa et l'«e» caduc.

À la fin du volume, précédant un index de quatre pages, se trouvent sept pages d'exercices, annoncés dans l'Introduction et rédigés par Irons. Ils sont en forme de questions ou de tâches à exécuter. Il n'y a pas de corrigé.

Puisqu'aucune description adéquate de la phonétique comparée du français et de l'anglais nord-américains n'existe, on devrait accueillir chaleureusement un livre qui prétend en offrir une. Pour évaluer l'œuvre en question, il faut surtout considérer la clientèle visée, voire les enseignants et étudiants nord-américains de français et d'anglais, et décider si cette œuvre satisfait leurs besoins. Pour ce faire, il incombe aux auteurs de spécifier, dès le début, une norme pour chaque langue décrite. La description de chaque norme comprendra une élaboration du registre choisi et une justification pour son choix. Malheureusement, de telles cibles ne se trouvent identifiées nulle part dans le livre que nous passons en revue. Prétendre même qu'il existe un français et un anglais nord-américains est peu pratique. Nous acceptons bien que «nord-américain» dans le titre attirerait en principe l'attention d'une plus vaste clientèle, mais il faut bien avouer que les enseignants de français aux États-Unis enseignent le seul français «de la métropole» et même un examen rapide de manuels américains de français nous montre le peu de statut donné à notre français canadien. L'anglais nord-américain est souvent flou et qualifié par des renvois décrivant la réalisation de certains sons par certains locuteurs dans telle ou telle région. On aurait dû décrire l'anglais canadien comme norme pour l'anglais — excluant les variétés particulières des Maritimes — et spécifier qu'on décrivait le français québécois «standard» (comparez Ostiguy et Tousignant, 1993). Beaucoup des traits décrits pour le français nord-américain relèvent clairement d'un registre familier et sont sûrement à déconseiller pour une norme pédagogique. Il est regrettable que le modèle implicite dans le livre de Ostiguy et Tousignant n'ait pas servi davantage dans le remaniement du présent tome. De plus, comme le livre présume une certaine connaissance de la phonétique et de la phonologie, il serait plus accessible aux enseignants qu'aux apprenants.

Nous félicitons les auteurs, pourtant, pour l'addition des sections sur le schwa en ANA et sur la chute du «e» caduc FNA. Nous admettons volontiers que, alors que la première édition faisait de rares références aux niveaux de langue, celle-ci en fait très fréquemment. Nous citons à titre d'exemple, dans la discussion des allophones vocaliques, «chat» et transcrit [ʃɔ] ~ [ʃɑ] avec une note indiquant que [ɑ] «appartient à un registre . . . plus soutenu» (p. 99). Mais les auteurs évitent toujours de prendre position. Cette situation entraîne même une inconsistance dans l'exposé sur la fusion vocalique, où les exemples illustrant ce phénomène du registre familier ne subissent pas l'effacement des

consonnes finales. Ainsi « dans un arbre » est transcrit [dœnarbr] (p. 182) avec « r » final. Mais l'exposé sur l'effacement des consonnes finales n'avait pas non plus fait référence au niveau de langue.

Malgré le défaut que nous venons de souligner, ce livre contient des détails très utiles pour les linguistes et même pour les enseignants. À cause de ce défaut, nous ne pouvons pas le recommander pour les étudiants, et nous croyons que, comme les langues qu'ils prétendent décrire n'ont pas été suffisamment identifiées, les auteurs n'ont pas encore atteint leur but.

[NDLR : M. Mildare avait soumis le relevé d'un assez grand nombre de coquilles et surtout d'erreurs de transcription phonétique ainsi que de certaines identifications qui manquaient à quelques tableaux. Il serait trop fastidieux de toutes les relever ici.]

Notes

- ¹ En effet, ce dernier symbole s'utilise aussi traditionnellement en FP, quoique /õ/ soit le vrai son.
- ² Les auteurs affirment qu'il n'existe aucune règle comparable en anglais. Mais qu'en est-il avec la règle en anglais britannique ou bostonien qui donne « car » [kɑ:], mais « car and house » [kɑ.rən haws] ?
- ³ Insertion de l'auteur du compte rendu.
- ⁴ Il est préférable de distinguer les majuscules de noms propres en phonétique avec un astérisque.
- ⁵ Les auteurs indiquent les frontières de syllabe avec un point. Nous remplaçons leurs /œ/ par des schwas.

Bibliographie

- Cox, T. 1998. « Vers une norme pour un cours de phonétique française au Canada. » *Revue canadienne des langues vivantes*, 54, pp. 172-197.
- Gage Canadian Dictionary*. 1997. Toronto, Gage Educational Publishing Co.
- Ladefoged, P. 1993. *A Course in Phonetics*. 3e éd. New York, Harcourt Brace.
- Newbury House Dictionary of American English*. 1996. Boston, Heinle et Heinle.
- Ostiguy, L. et R. Sarrasin. 1985. *Phonétique comparée du français et de l'anglais nord-américains*. Trois Rivières, Réseau U.
- Ostiguy, L. et C. Tousignant. 1993. *Le français québécois : Normes et usages*. Montréal, Guérin Éditeur.
- Picard, M. 1987. *An Introduction to the Comparative Phonetics of English and French in North America*. Philadelphia, John Benjamins.
- Rochet, B. 1988. Comptes rendus de D. Dumas, *Nos façons de parler : les prononciations en français québécois* ; de L. Ostiguy et R. Sarrasin, *Phonétique comparée du français et de l'anglais nord-américains*; et de M. Picard, *An Introduction to the*

Comparative Phonetics of English and French in North America, in *Revue canadienne de linguistique*, 34, pp. 217–233.

Walker, D.C. 1983. *The Pronunciation of Canadian French*. Ottawa: U of Ottawa Press.

Woods, H.B. 1987. *Syllable Stress and Unstress*. Hull, Qc, Linguistic Services Directorate, Language Training Program Branch, Public Service Commission of Canada.

(22.12.98)

Jürgen Erfurt (éd.). 1996. *De la polyphonie à la symphonie. Méthodes, théories et faits de recherche pluridisciplinaires sur le français au Canada*. Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 466 p.

Compte rendu de Gilles Forlot, Université de Rouen et University of Toronto

Il suffit de parcourir la table des matières de l'ouvrage dirigé par Jürgen Erfurt pour comprendre que ce volume se propose d'offrir à son lecteur une présentation encyclopédique de la francophonie canadienne. En effet, l'ouvrage est découpé en deux volets : la première série de onze articles offre un bilan pluridisciplinaire et théorique de la recherche effectuée jusqu'à maintenant sur la francophonie au Canada. Ici, cette francophonie canadienne est abordée en tant qu'objet d'études, de la démographie à la linguistique, en passant par la psychologie sociale, la sociologie, l'économie et plusieurs autres disciplines dites académiques. En deuxième lieu, l'ouvrage propose d'examiner les champs d'intervention sur la langue française, au travers de considérations juridiques, glottopolitiques, pédagogiques, linguistiques et littéraires. Pour conclure le volume qu'il a dirigé, Jürgen Erfurt se livre à une synthèse qui ne se contente pas de reprendre les axes abordés dans le livre, mais fournit un regard critique sur les accomplissements et les insuffisances de la recherche scientifique sur la francophonie canadienne. Une bibliographie générale volumineuse et bien à jour vient compléter le manuel.

Car en effet, il s'agit ici bien d'un manuel d'introduction aux études canadiennes françaises. Somme toute, la langue française sert de lien épistémologique à ces études ; de nombreuses disciplines y sont abordées par des spécialistes, et les régions importantes à cette francophonie canadienne sont couvertes : le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et l'Acadie dans son ensemble, et bien sûr l'État fédéral, entité politique plutôt que région. On regrettera peut-être l'absence de ces minorités francophones de l'Ouest du Canada (par exemple, les Franco-Manitobains et les Franco-Albertains ne sont qu'effleurés), tout en comprenant qu'il s'agit ici d'un portrait qui se veut général et non spécifique à telle ou telle région.

La première partie de l'ouvrage : Le volet théorique

L'année de parution de ce volume est aussi celle du recensement de 1996 ; malheureusement, le démoulinguiste Charles Castonguay n'a pu, au moment de la rédaction de son article, avoir accès aux données les plus récentes à temps. Toutefois, les chiffres et les analyses de ce recensement de 1996 ne font que confirmer ce qu'avance Castonguay, à savoir que les minorités francophones hors du Québec sont en déclin et donc en danger, mais il soulève aussi le problème épineux de la ville de Montréal, et tire une sonnette d'alarme : la population d'expression française de cette ville risque de passer sous les 50 pour cent de la population totale de par le faible taux de francisation des immigrants (un sur trois). Gardons toutefois à l'esprit que le concept d'assimilation linguistique tel que le présente Castonguay se base sur des analyses quantitatives issues de statistiques (déclarations des recensés sur la ou les langues qu'ils parlent en milieu familial), et que la démoulinguistique procède rarement à des études qualitatives sur les comportements linguistiques de la population. Ceci n'empêche pas Castonguay d'égratigner au passage Statistique Canada pour ses interprétations des chiffres (volontairement ?) irréalistes mais rassurantes.

Monica Heller enchaîne sur une présentation anthropologique efficace de la francophonie canadienne, et démontre l'intérêt d'une telle approche : Autrefois, la langue, la religion et la « race » étaient les fers de lance de l'identité canadienne française. Désormais, la langue est le facteur identitaire dominant, et les francophones, par l'entremise de leurs interactions quotidiennes, transforment le monde qui les entoure et par-là même se transforment eux-mêmes. Ce processus, c'est l'anthropologie qui l'étudie le mieux de nos jours.

J. Yvon Thériault et Claude Couture portent ensuite un regard de sociologues sur le fait français au Canada : Thériault examine attentivement les grandes mouvances de la construction identitaire franco-canadienne en minorité à partir des quatre grandes figures que sont la figure de la nation, la figure perdue, celle de l'ethnie et la figure modernisée. Toute catégorisation court le risque de la simplification ou celui de la rigidité, mais l'objectif avoué de l'auteur est au contraire de rendre compte du cheminement identitaire complexe de cette francophonie minorée. Ajoutons que cet article offre une vision dynamique de l'évolution de ces communautés depuis longtemps à la recherche de leur identité. L'article de Couture dresse un bilan de la recherche canadienne française en sciences sociales qui lui permet de prendre une position épistémologique critique vis-à-vis de la conception « historiciste » des travaux antérieurs, c'est-à-dire une conception qui explique le processus historique par une succession d'étapes nécessaires provenant de conflits politiques et sociaux. Couture conteste le postulat de ces écoles d'obédience « historiciste » qui veut qu'en histoire économique, le cas anglais soit universel. En réfutant l'analyse simpliste qui fait porter tous les maux de l'identité et de l'indépendance du

Canada français sur la prédominance de la culture anglo-américaine, l'auteur nous offre une démonstration efficace de sa préférence pour un modèle « contextualiste », qui privilégie l'idée que les Canadiens français souffrent d'une vision colonisatrice et donc négative de leur propre identité, qui devient au bout du compte celle de « perdants-nés ».

Dans les articles suivants, Rodrigue Landry et Réal Allard, dans un article commun, examinent de près les concepts de vitalité ethnolinguistique et de développement bilingue, et cela dans la perspective de la psychologie sociale et de la psycholinguistique. Dans le même domaine d'étude, Danièle Lepicq et Richard Y. Bourhis présentent les travaux sur les attitudes et les comportements linguistiques dans les zones bilingues du Canada, en travaillant notamment sur les enjeux identitaires des Québécois, des Franco-Ontariens et des Acadiens. Ces communautés sont examinées à travers leur histoire, leurs attitudes linguistiques et aussi leur perception des différences issues de leurs identités respectives et de leur vision de l'avenir de la francophonie canadienne.

François Vaillancourt, Anne Gilbert et Jean-Pierre Pichette contribuent à la richesse de l'ouvrage en apportant respectivement une contribution à l'économie, de la géographie et du folklore à l'étude du Canada français. En signalant avec justesse l'intérêt que les économistes ont porté au Québec, seule province à avoir légiféré en matière de langue de travail, Vaillancourt fait un exposé fort intéressant des travaux de ces économistes. Ainsi, l'auteur mesure l'effet des connaissances linguistiques sur les revenus du travail et des entreprises, et pose aussi des questions d'ordre méthodologique : mesurer la compétence linguistique avec plus de précision permettrait de tirer de meilleures conclusions économiques ; d'autre part, l'impact des politiques linguistiques sur l'économie québécoise mériterait d'être étudiée davantage. Après un article d'Anne Gilbert sur l'espace francophone en Amérique et sur la contribution de la géographie québécoise à l'étude du fait français en Amérique (contribution illustrée de deux cartes et d'un graphique malheureusement très mal reproduits, pour ne pas dire illisibles et inutilisables pour les cartes), Pichette examine dans son chapitre le conte populaire et sa transmission orale au Canada français, tout en déplorant l'absence de classification et d'instruments de référence. Ce court article montre que la tradition française de production de contes populaires à su s'accommoder des apports des autochtones (et d'une contribution afro-créole au Sud des États-Unis) et des immigrants (cas de l'influence celtique en Acadie), et a même réussi à transgresser ses frontières linguistiques puisque l'univers légendaire anglo-américain, tout comme le conte amérindien, se sont inspirés des traditions populaires françaises d'Amérique du Nord. Pichette nous montre que somme toute, cette production culturelle originale contribue au caractère distinct de ces communautés canadiennes françaises.

Linda Cardinal agrmente l'ouvrage d'une histoire puis d'un bilan de la recherche féministe au Canada français. Cet article souligne bien le rôle crucial

des études féministes dans les sciences sociales au Canada. De ces études sont nées une réflexion sur le statut des femmes franco-canadiennes, sur la féminisation de la langue française et enfin sur la construction politique et nationaliste au Québec et au sein des minorités francophones hors Québec. Depuis quelques années, les femmes sont devenues des actrices indispensables dans le débat sur l'identité du groupe dont elles font partie.

La partie théorique se termine par un exposé de Raymond Mougéon sur la recherche linguistique et sociolinguistique sur le français canadien depuis le début du siècle. Sans s'attarder sur les soixante premières années d'une recherche essentiellement lexicographique dont l'auteur souligne qu'elle a tout de même établi la typologie de base des parlers canadiens français, Mougéon se penche de plus près sur la recherche récente en sociolinguistique au Canada, recherche que les linguistes, notamment ceux de l'école variationniste, continuent encore de nos jours à enrichir grandement. L'étude de la variation, clé de voûte de cette mouvance théorique qui y voit les traces mêmes du changement linguistique, est observée par l'auteur au moyen de survol de publications et de thèses marquantes. Les concepts-clés que sont le changement structural interne à la langue et l'influence extra-linguistique y sont développés avec toute la clarté nécessaire à la lecture de cet article par les non-spécialistes.

La seconde partie de l'ouvrage : Le travail de terrain et l'intervention

La grande force de ce volume est d'offrir, outre un survol de la théorie, une présentation des champs d'intervention sur le français. La recherche appliquée ressort donc efficacement au côté des perspectives théoriques, et permet de brosser un portrait dynamique du fait français dans les provinces concernées et au sein de la fédération. Dans la fédération comme dans les provinces fédérées, le moyen d'intervention sur le français le plus évident est celui du droit, de la législation et de l'aménagement linguistiques. José Woehrling et Normand Labrie s'attaquent à ces questions. Le premier offre une contribution plutôt descriptive et historique de ces questions, en soulignant les lois marquantes tant fédérales (*Loi sur les langues officielles* de 1969, modifiée en 1988, mais aussi la *Charte canadienne des droits et libertés* de 1982) que provinciales (lois 22, 101 — *Charte de la langue française* — et 86 au Québec, *loi sur les langues officielles* au Nouveau-Brunswick, *loi de 1986 sur les services en français* en Ontario), les champs d'intervention (éducation, travail, institutions publiques) et les deux grandes approches de l'aménagement linguistique actuel : le principe de territorialité, à partir duquel le migrant linguistique doit s'adapter à son nouvel environnement, et le principe de personnalité, qui laisse une liberté de comportement linguistique et suppose donc un bilinguisme institutionnel. Cette mise au point chronologique et théorique permet à Normand Labrie d'enchaîner (sans répétition, autre signe de la bonne coordination de cet ouvrage) sur

un examen de l'impact de la politique linguistique sur différents domaines, notamment celui de l'éducation et du médium d'enseignement. Avant cela, Labrie offre un cadre conceptuel qui part d'une approche glottopolitique visant à reconnaître l'existence d'un conflit linguistique canadien, à identifier les modalités de neutralisation de ce conflit, et à gérer le pluralisme et la variation linguistiques. Sa définition cherche à souligner le rapport étroit entre la politique linguistique et l'exercice du contrôle social par ceux qui détiennent les clés du pouvoir politique. De cette vision réaliste des choses, Labrie retient que la construction linguistique du Canada se fait par la dynamique du conflit et du compromis. En quelque sorte, l'auteur nous propose de revisiter les diglossies fédérale et provinciales au Canada.

Le pluralisme linguistique dont Labrie se fait l'écho dans son chapitre est repris par Sylvie d'Augerot-Arend, qui présente le rôle du monde associatif dans la promotion de la langue française dans leurs communautés et plus généralement au Canada. Elle examine plus particulièrement le rôle des associations franco-ontariennes et de la Société Saint-Jean-Baptiste au Québec. L'article montre bien le côté paradoxal de l'existence des associations canadiennes françaises hors Québec qui ont longtemps profité de leur statut de satellites de la francophonie québécoise mais qui en deviennent vulnérables dès lors qu'il s'agit d'envisager la souveraineté du Québec.

Les deux chapitres suivants traitent de pédagogie. Immanquablement, l'ouvrage souligne à travers ces deux contributions que le Canada dispose de plusieurs approches didactiques concernant le français : Langue maternelle en situation majoritaire (le cas québécois), langue seconde, immersion (ce dont traite l'article de Jacques Rebuffot et Roy Lyster), langue maternelle en situation minoritaire (que Benoît Cazabon examine en se référant en particulier à l'Ontario). Les deux articles proposent un survol historique de l'enseignement du et en français dans ces deux situations spécifiques, font un bilan actuel de la recherche et des politiques éducatives, et abordent les questions de la pédagogie et de la norme.

L'ouvrage se termine par trois chapitres dont les thèmes ancrent le français dans une dynamique d'échanges culturels qui nous semble dépasser le cadre limité de la « communauté » en ce qu'elle est pan-canadienne, pan-francophone et internationale. Jean-Claude Gémar propose un examen des enjeux et des nuances de la traduction impliquant le français au Canada. Puis, la littérature et le théâtre canadien en français ainsi que leur impact sur les pratiques langagières et culturelles sont étudiés par Guy Lessard. Michel Tétu propose dans le dernier chapitre une vision extérieure de l'espace francophone canadien qui s'articule autour de la présence du Canada dans la Francophonie internationale. La triade Canada/Québec/Nouveau-Brunswick présente dans les instances francophones donnent l'occasion à Tétu d'examiner les rapports entre ces trois acteurs avec la Francophonie ainsi que leurs contributions et apports mutuels.

L'ouvrage, qui n'avait pas d'introduction mais simplement une préface, une chronologie et des données statistiques (bien utiles), offre toutefois à son lecteur un essai qui va au-delà d'une simple conclusion. L'objectif de Jürgen Erfurt n'est pas ici de reprendre ni même de synthétiser les chapitres du volume, mais de souligner de nouveau mais de façon formelle que la langue française est dorénavant au cœur des sciences sociales canadiennes. La linguistique, longtemps absente de la famille des sciences humaines et sociales au Canada (peut-être parce qu'elle était au début par trop normative puis simplement descriptive, « une linguistique folklorique » ou « d'amateurs », nous dit Erfurt, p. 372), a connu son heure de gloire lorsqu'elle est devenue un outil qui ne servait plus seulement à constater (avec surprise, comme le rappelle Erfurt à la p. 373) la survie du français en Amérique du Nord, mais aussi un instrument professionnel, un outil de travail qui avait acquis une raison d'être tout à fait claire : L'éducation en français, la francisation au travail et dans les institutions etc. La linguistique est ainsi devenue, dans les années soixante et soixante-dix, une sociolinguistique. Labov l'avait déjà dit en son temps, et Erfurt (p. 381) rappelle la phrase de Jean-Paul Vinay : « Au Québec, être linguiste, c'est essentiellement être sociolinguiste ». La linguistique, après sa professionnalisation et son institutionnalisation, s'est inmanquablement politisée, et c'est pourquoi la langue (et son étude en société) fait désormais figure d'élément incontournable dans les sciences sociales canadiennes.

Erfurt a su, dans son rôle de chef d'orchestre, transformer la polyphonie en une grande symphonie. Ce qui reste, c'est que dans cet orchestre de sons consonants, les démographes, les psychologues, les géographes, les économistes, les sociologues et les pédagogues-didacticiens ont tous apporté leur pierre au grand édifice de la sociolinguistique franco-canadienne. Tout ceci en fait un ouvrage indispensable à tout ceux qui s'intéressent à la civilisation du Canada français.

(1998.25.07)

John Edwards. 1998. *Language in Canada*. Cambridge: Cambridge University Press. 504 p.

Reviewed by Stephen Carey, University of British Columbia

This ambitious collection of articles attempts to provide an up-to-date account of the linguistic and cultural situation in Canada primarily from a sociolinguistic perspective.

Building on the dynamics of the immigration-based history of language change in Canada, the first eight articles address the field of language in Canada

through a sampling of Canadian contexts from the perspectives of demography and the interplay between federal official language policy and provincial educational policies. Together, they demonstrate how much remains to be done in order to grasp the complexity of language in Canada. The volume contains 26 chapters on diverse topics, most of which are written by a single author (three chapters are co-authored). They cover a range of topics from “The fading Canadian duality” by Charles Castonguay to “Aboriginal languages: Current status” by Lynn Drapeau. The second half of the text is comprised of primarily single authored chapters which deal with diverse issues relevant to the position and status of regional varieties, linguistic and cultural interfaces as well as multicultural identity in each of the provinces and territories which make up a multicultural Canada. Three articles address language in New Brunswick while one addresses the entire Northwest Territories and the Yukon.

The blend of specialists and generalists is admirable and the chapters uncover new perspectives while candidly revisiting formerly more sacrosanct issues. In particular, reading across authors provides a good grasp of the sociopolitical motivations for federal policies of bilingualism and multiculturalism as well as providing political insights into the myth that bilingualism increases intelligence in Canada (see chapters by Cummins and Genesee), but results in lowered academic achievement in the United States. The linguistic landscape of Canada is a rich laboratory for researching language shift, language management and the symbolic value of language as a marker of identity. The authors make this clear through their diverse perspectives on many aspects of linguistic complexity in an officially bilingual and multicultural country.

The first chapter by William Mackey, “Foundations”, includes a valuable condensed history of language in Canada and is followed by Charles Castonguay’s statistical arguments for “The fading Canadian duality” and Kenneth McCrae’s chapter on “Official bilingualism: From the 60’s to the 90’s”. These three chapters neatly set the stage for the following chapters, although McCrae’s chapter is better read after Mackey’s chapter and prior to Castonguay’s.

John Berry’s brief chapter on “Official multiculturalism” relates his approaches to the study of acculturation and official multicultural policy. He points out the ostensible naïveté of such a legislated policy which pretended that maintenance of minority languages and cultures was possible without massive resources to resist the strong forces of assimilation to the majority language. Berry also documents the greater tolerance that anglophones and francophones outside Quebec express towards allophones than do francophones in Quebec. According to some language planners, this may be viewed as the result of a certain ‘Québécois pure laine’ chauvinism favouring French, an attitude which is considered necessary in order to resist the strong assimilationist tendencies to English. Chapter 5 by Kimberly Noels and Richard Clément on “Language in education: Bridging educational policy and social psychological research”

considers a variety of arguments, including those that maintain that official multiculturalism creates cultural divisions that are opposed to national unity and that bilingual policy relegates other language groups to a lesser status. Similarly, Quebec's intercultural policy, which seeks to assimilate allophones, is regarded as a necessary step in order to reinforce the French culture, which would otherwise be weakened by massive language shift to English. Arguments for and against the necessity of first language preservation for maintaining group or individual identity remain equally divided across diverse situations. One sees once again that political necessity is the mother of language theory, statistical invention and interpretation.

Eung-Do Cook's "Aboriginal languages: History" provides an authoritative discussion of the origin of new world languages and the classification of Canadian aboriginal languages as well as an excellent analysis of their viability and language shift dynamics. Lynn Drapeau in "Aboriginal languages: Current status", treats aboriginal demology and the role of language rights and statutes in education as well as discussing the legal protection provided for meeting demands in these areas. Parallels can be drawn between lesser European languages and aboriginal languages in terms of how they are threatened by linguistic and cultural assimilation. Such parallels serve to underline the gravity of the situation for aboriginal languages at a time when the Federal Government has increased its search for remedies to this dilemma.

In chapter 8, "French: Canadian varieties", Robert Papen describes mainly phonological and phonetic features that characterize Canadian French varieties. He also shows, in his treatment of the influence of English on Quebec French and Quebec's diaspora west to the Pacific, that French spoken in English-speaking Canada is not as heavily influenced by English as is often maintained. He also demonstrates that initial francophone migrations to isolated Western Canada have preserved the French as spoken by older speakers in rural Quebec towns today. Papen contrasts this with Acadian French which demonstrates marked differences in phonetic rules and greater anglicization. These initial eight chapters provide valuable principles and context for the remaining sixteen chapters of the book, which each deal with the topic of language from diverse perspectives in a particular province.

Philippe Barbaud's "French in Quebec" takes a sociolinguistic and sociopolitical orientation in discussing the history and success of the myriad of French language legislation in Quebec. His detailed account of statistical data and personal experience leads him to the conclusion that in some ways mirrors Castonguay's vision of the fading duality and the inevitable drift to English for academic and economic survival in a more internationalized Quebec.

The subsequent chapters offer unique perspectives on the rich linguistic fields in each province yet one wonders if these artificial political boundaries are appropriate to a study of languages in Canada. Although some provinces

are given short shrift, the ensemble offers new insights into both the particular and general aspects of language shift and drift in Canada's provinces. From Sandra Clark's "Language in Newfoundland" on the province which appears on the surface to be the most linguistically homogeneous, we gain an appreciation for the diverse history of Newfoundland English, which in the last few decades is rapidly becoming Canadianized. Newfoundland's splendid isolation, which permitted generations to live out their lives on "the rock", is now becoming a vision of the past, due to the numerous factors of international communications, travel, migration, immigration and urbanization, which expose the rural dialects of the villages to wider norms. This fundamental theme is played out in all chapters, from Wilfred Dennis' "Language in Saskatchewan: Anglo-Hegemony maintained" to Betty Harnum's "Languages in the Northwest Territories and the Yukon Territory". While the common themes of urbanization, exogamy, increased global telecommunications, immigration and migration echo through each of these chapters with predictable regularity, each chapter offers tantalizing insights as to the effectiveness and failures of official bilingualism and multiculturalism. Gary Caldwell's "English in Quebec" notes that in 1986, there were more anglophones of American origin than of British origin living in Quebec. Indeed, since the distinction between an anglophone and an allophone is now based on a continuum rather than a dichotomy, as Caldwell also points out, another chapter might well be labeled "Anglophones and allophones in Quebec". On reading the chapters dealing with Ontario, Manitoba, Alberta and British Columbia, one wonders if a sequel should soon be written called "The fading Canadian duality and the rise of the Allophone-Anglophone Continuum." It can be noted that the book does not focus sufficient attention on the international influences on language in Canada. Indeed, it gives the impression that official bilingualism and multiculturalism originated solely in this country and fails to recognize that the changing context of civil rights and minority politics in the United States as well as international immigration also provided the context for the emergence of these policies. Despite this drawback, the volume does provide a wealth of information on language change in Canada.

What is evident from the totality of the chapters is that whether one addresses the question of the viability of aboriginal languages, French dialects or the French language itself, resistance to the world wide rise in English is only guaranteed in isolated communities where the minority language is used in the home, the school and the society. Quebec's unequivocal legislation has been successful in preserving and expanding the influence of French in Quebec, but even here a growing proportion of voters are realizing that French is not enough for their children in the 21st Century and English will increasingly be promoted, albeit reluctantly, in Quebec schools. The promotion of English immersion in Quebec is still a long way from being accepted. However, the

federal government's investment in promoting a rosy picture of French immersion outside Quebec (see Genesee's chapter) will provide an arsenal of convincing arguments to show that French students can master English with no loss to their French and that Quebec should embrace English immersion. As Lambert (1974) argued a quarter century ago, the elusive additive bilingualism that anglophones might experience requires a very solid prior mastery of first language English. Thus, for those francophones who have not mastered their first language prior to English immersion, the danger that French may be reduced is real. Consequently, the further implementation of English in Quebec is often regarded at best as a necessary threat. An understanding of this question is at the very crux of reading *Language in Canada*.

(1999-06-10)
